



Les dernières nouvelles du quartier de Prélaz-Valency!

Le quartier dans lequel nous vivons a été, durant de très nombreuses années, à vocation industrielle. De nombreuses entreprises occupaient des centaines d'ouvriers. Nous pensons au dépôt des TL, à la Fonderie Perret située à la rue de Genève, à Paragon, Durafourg et, un peu plus loin en direction de Renens, Iril, la fabrique de bas qui occupait de très nombreuses femmes, pour n'en citer que quelques-unes. Il y a également l'Ecole des Métiers qui forme les jeunes à la menuiserie, la mécanique ou l'électricité. De cette histoire ouvrière, il en reste un quartier dit populaire avec des logements plutôt bon marché ou subventionnés et, de fait, des habitants dont le revenu est plutôt en dessous de la moyenne lausannoise, provenant de nombreux pays pour amener leur force de travail.

C'est pour cette raison que le comité de rédaction de votre journal a décidé d'évoquer, dans ce numéro 2, les métiers exercés par les habitants de Prélaz-Valency. Ainsi, nous avons rencontré des aînés à la Fondation Clémence et dans les appartements protégés de Sirius. Ils nous ont raconté une partie de leur vie professionnelle, dans le quartier ou plus largement à Lausanne.

Nous avons rencontré le curé de Saint-Joseph à qui nous avons demandé s'il exerçait un métier... Les animateurs du Centre socioculturel évoquent leur profession d'animateur



© Christian Mühelheim

teur vue par des usagers et en autoportrait. Et, pour ne pas déroger aux bonnes habitudes, nous vous avons concocté un article historique sur l'Ecole des Métiers – ETML actuellement.

Nous gardons aussi toujours un espace pour parler des manifestations qui ont eu lieu ou vont avoir lieu.

Nous avons prévu une parution mi-mai mais, compte-tenu de

la pandémie du Coronavirus, nous l'avons quelque peu retardée de manière à ce que ce journal puisse continuer à être présent, non seulement dans les boîtes de courriel et dans les boîtes aux lettres, mais aussi dans les commerces et les lieux d'accueil des enfants.

Nous espérons beaucoup que cette pandémie et le confinement qui y est lié ne vous ont atteints que dans une mesure « raisonnable », tant en ce qui concerne votre santé que vos emplois, et que dans tous les cas, les services de santé et ceux liés aux questions d'emploi ont pu agir et réagir pour vous aider à franchir ces moments difficiles.

N'oubliez pas que ce journal est le vôtre : sur le site internet, sur Facebook, par courriel, par courrier. Nous récoltons volontiers vos idées, évoquons les manifestations que les associations desquelles vous êtes membres ou vous-même organisez. Ne vous gênez pas de le transmettre, sur papier ou par courriel.

Nous vous souhaitons d'ores et déjà un bon été et vous retrouverons, en principe, en septembre, pour le numéro 3!

Gérald Progin

Le métier des aînés	p. 2
Journée des femmes	p. 4
L'entreprise Durafourg SA	p. 5
Rencontre avec un curé	p. 6

Un emploi chez Paragon	p. 7
Des animateurs socioculturel	p. 8
Que cache le sigle ETML	p. 10
Agenda	p. 12

Le métier des aînés du quartier

Quatre résidents et résidentes de la Fondation Clémence ont accepté de répondre à quelques questions sur le métier qu'ils ont exercé. Propos recueillis par Odile Mottaz, animatrice à la Fondation.

Monsieur Pierre Bourquin, 71 ans, économiste au service du Baron de Rothschild

Monsieur Bourquin, quelle était votre profession ?

J'étais économiste, j'ai fait trois ans d'étude HEC à Lausanne où j'ai étudié l'économie et le droit.

Quand avez-vous commencé votre métier et quels souvenirs en gardez-vous ?

J'ai commencé la profession à 22 ans. Entre la fin de mes études et ce premier emploi, je suis parti vivre en Irlande comme cavalier. De retour, j'ai été engagé grâce à un ami, Claude Messulam, dans la Banque De Rothschild. Ce même ami est devenu par la suite directeur général de la Banque.

J'aimais mon métier. La banque se trouvait dans un beau bâtiment classé, au quartier des banques à Genève.

Pour me rendre sur mon lieu de travail, je prenais le train de 7h30 à la gare de Lausanne. Mes journées de



M. Bourquin

© O. Mottaz

travail débutaient à 8h jusqu'à 17h. Je passais mes pauses de midi dans les restaurants aux alentours des banques.

Je travaillais à 100% et j'avais 4 semaines de vacances par année.

Wow ! Vous avez travaillé pour le Baron de Rothschild ! Vous le connaissiez bien ? Comment l'appeliez-vous ?

Monsieur Le Baron Benjamin de Rothschild était quelqu'un de très bien. C'était une personne modeste. On le voyait peu, mais pour les quelques contacts que nous avions, je m'entendais bien avec lui. Comment je l'appelais ? Monsieur Le Baron, tout simplement.

Quelle partie de votre métier préfériez-vous ?

La gestion de fortune des clients. Le métier n'a pas trop changé au fur et à mesure des années.

Quand avez-vous pris votre retraite ?

J'ai pris ma retraite à 65 ans, il y a eu un pot de départ dans la banque. J'étais content de prendre ma retraite et je n'ai pas poursuivi d'activité par la suite.

Merci pour votre temps M. Bourquin.

Madame Edith Delorme, 95 ans, vendeuse à la Placette (act. Manor) puis gérante de la Laiterie à Couchirard 13

Vous aviez travaillé comme vendeuse à la Placette. Qu'est-ce qui a décidé votre choix ?

J'ai été engagé à la Placette grâce au bouche-à-oreille. J'avais 19 ans alors et j'étais à la recherche d'un travail. Ce sont mes copines qui m'ont encouragée à postuler là-bas.

J'ai débuté au rayon des costumes de bains. Par la suite, on pouvait m'attribuer à n'importe quel rayon, j'y allais de bon cœur et je ne rouspétais jamais (rires) !

Je me rendais à pied au travail. Je

passais par l'avenue de France, puis par la place Chauderon et finalement la rue de l'Ale. Mes journées débutaient à 7h30 et se terminaient à 19h avec une heure de pause à midi. Pour les vacances, c'était 3 semaines par année : 2 en été et 1 à Noël.

Ça fait peu de vacances, comparé à aujourd'hui. Avez-vous connu une période de chômage ?

Oui, enfin, c'est moi qui ai choisi de quitter La Placette quand je me suis mariée. À la mort de mon mari, j'ai dû reprendre une activité



Mme Delorme

© O. Mottaz

professionnelle. C'est à ce moment que j'ai pris la gestion de la laiterie-épicerie au chemin de Couchirard 13.

Quel courage ! Parlez-moi un peu plus de cette laiterie...

C'était une petite laiterie. J'y vendais un peu de tout... Même de la lessive ! J'y travaillais seule la semaine et avec l'aide de mes deux filles le samedi et le dimanche. Oui ! La laiterie était aussi ouverte le dimanche, mais seulement de 10h à 12h : pour ceux qui avaient oublié leur fondue (rires).

Je me levais à 5h et j'y étais jusqu'à 19h ! Le fromage, c'était un paysan du coin qui me le fournissait. Pour le lait, c'était l'Union Agricole qui me le livrait. Je tenais des comptes journaliers, chaque soir je comptais ma caisse.

Vous n'avez jamais eu de vol ?

Jamais ! La laiterie tournait bien, j'avais beaucoup de clients. Enfin,

jusqu'à l'arrivée de la Migros-Denner... Là, les clients ont diminué.

Comment cela s'est-il passé à votre retraite ?

J'ai travaillé 10 ans à la laiterie. Jusqu'à mes 67 ans ! Puis une vendeuse de la COOP est venue me

trouver, elle souhaitait reprendre la gérance. J'ai accepté. Elle l'a tenu encore 10 ans, puis la laiterie a fermé. Aujourd'hui c'est la carrosserie qui en a pris la place.

Merci pour tous ces souvenirs Madame Delorme.



© Gérald Progin

Monsieur Henri Burgisser, 100 ans, directeur dans un cabinet de vétérinaire à l'institut Galli Valerio

Quelle était votre profession ?

J'étais vétérinaire, directeur de l'institut Galli Valerio.

Pourquoi avez-vous choisi cette profession et quelles étaient les parties du métier que vous avez préférées et celles qui vous plaisaient le moins ?

J'ai choisi ce métier tout simplement parce que j'aimais les animaux. Tout me plaisait, je me souviens que l'on faisait des autopsies presque tous les matins. Forcément, ça me touchait quand les animaux décédaient.

Ça devait sûrement être un très beau métier. Est-ce que le métier de vétérinaire a changé au fil des années ?

Oh, terriblement ! Il a rejoint la médecine humaine, on fait exactement la même chose.

Et cela vous a déçu ?

Absolument pas, au contraire !

Pourriez-vous m'expliquer une journée type ?

Le matin, je me levais à 6 heures ; j'allais à pied au travail qui était à 15 minutes de chez moi. Je prenais ma pause quand je voulais comme j'étais le directeur. En général, je rentrais chez moi à midi pour dî-

ner et je retournais au travail. Ma journée de travail se terminait à 17 heures.

Et combien de semaines de vacances aviez-vous ?

J'avais 4 semaines de vacances dans l'année.

Oh ce n'était pas beaucoup !

Avant, c'était le maximum que l'on pouvait avoir. Tout le personnel de l'institution en avait 4.

Ah je vois. Aujourd'hui, 4 semaines de vacances c'est le minimum que l'on puisse avoir. Et à quel âge avez-vous pris votre retraite ?

J'avais 65 ans.

Et avez-vous fait un pot de départ à cette occasion ?

Nous avons fait une petite réception à l'institution mais pas grand-chose.

Merci Monsieur Burgisser.



M. Burgisser

© O. Mottaz

Madame Huguette Rosset, 92 ans, jeune fille au pair pendant 2 ans

Pour commencer quelle était votre profession ?

Quand j'étais jeune, je m'occupais des petits enfants dans une famille à Thoune, près de Berne, pendant 2 ans.

Et à quel âge avez-vous commencé ?

J'avais 16 ans !

Oh vous étiez bien jeune ! Comment avez-vous été accueillie dans cette famille ?

Très bien, j'étais très heureuse et c'était une très belle famille.

Quelle était la chose que vous préfériez faire et celle que vous aimiez le moins ?

J'adorais dorloter les enfants et il n'y a rien que j'aimais moins, tout me plaisait dans ce métier.



Mme Rosset

© O. Mottaz

Ça devait être génial de s'occuper des enfants. Le matin à quelle heure vous leviez-vous ?

Je me levais entre 7 heures et 7 heures 30 pour pouvoir donner le biberon au petit.

Et aviez-vous des pauses durant la journée ?

Oui, quand même.

Et des vacances, en aviez-vous ?

Non, j'avais 2-3 heures de pause le dimanche.

Oh c'est vraiment peu ! Et votre premier jour, vous en souvenez-vous ?

Oui, comme le bébé n'était pas encore né, j'ai dû repasser du mois d'avril à juin et faire uniquement des tâches ménagères.

Est-ce que vous avez connu des périodes de chômage ?

Non, parce que j'étais mère au foyer et sinon, j'ai toujours travaillé.

Merci Madame Rosset de m'avoir accordé ce temps.

Journée des Femmes du 8 mars

Depuis 2017, des femmes du quartier se rencontrent, au Centre socioculturel de Prélaz-Valency, lors de la journée des droits des femmes du 8 mars.

En 2020, pour rendre visible cette journée au Centre, une exposition participative a été montée avec des affiches, des photos et des objets repré-

sentatifs des revendications exprimées lors de la grève du 14 juin 2019.

Dès 10h, un brunch canadien ouvert à tout-e-s a permis à des personnes de différents milieux socioculturels de se rencontrer.

À la grande salle, des femmes de tous âges ont participé ensemble à des activités d'expression corporelle, lors des ateliers de yoga et de danse guinéenne. Certaines mères ont exprimé leur joie de partager ce moment avec leurs filles. Une occasion particulière de reprendre contact avec ses forces, sa beauté et sa féminité.

Dans la salle bleue, tout en faisant

un atelier créatif de pliage de livres, d'autres femmes se sont réunies et ont réfléchi ensemble à ce que signifiait le féminisme pour elles. Alors que les mains étaient occupées, la parole circulait joyeusement et librement.

« C'est le pouvoir de la femme qui lui donne la force de changer son statut ».

« C'est se poser la question qu'est-ce que c'est qu'être une femme, et de voir, même si ce n'est pas facile, à l'intérieur de moi les schémas de domination ».

En fin d'après-midi, nous nous sommes retrouvées autour d'une roda de capoeira. Plusieurs femmes ont souhaité continuer cette réflexion lors de prochaines rencontres.

Andrea Olivera, Marlen Gysel, Camille Bernath



© Adjidjatou Barry Baud

Magouille à la route de Genève ou l'histoire d'un espionnage industriel

Durafourg SA, une entreprise qui a participé à la vie du quartier depuis 1949!

C'était un bâtiment particulier dans le quartier avec son logo en volume et perspective, accolé à la façade de l'immeuble de la route de Genève n° 84. Un panneau triangulaire pour chacune des lettres permettait la lecture du nom de l'entreprise bleu sur blanc, quel que soit le sens de circulation. Un logo stylisé représentant une pierre précieuse taillée et montée en bijou... c'était bien cela Durafourg SA, une entreprise de commerce, de fabrication de pierres précieuses et synthétiques, marcassites, zircons, pyrites, diamants, des pièces détachées et de l'outillage essentiellement pour la bijouterie et l'horlogerie, installée depuis 1949 dans le quartier.

Au cours des années, cette entreprise a pris une grande extension ; elle employait 140 ouvriers en 1958.

Robert Durafourg et son fils étaient ingénieurs. Ils ont mis au point des machines et outillages originaux et perfectionnés d'autres qui existaient déjà, sans toutefois avoir la prudence de déposer de brevets. Il s'agissait notamment de « broches de porte-pierres » et de « diviseurs automatiques », des machines à cimenter, à redresser et à décimenter les pierres précieuses. Bien mal leur en a pris. En été 1955, certains de



© Françoise Duvoisin

leurs employés ont envisagé l'installation d'une fabrique concurrente à Vétroz (VS) à la faveur du vol d'un secret de fabrication. Ayant constaté la disparition de son outillage, Robert Durafourg a déposé une plainte pénale contre ses anciens employés. L'enquête a établi que les accusés avaient volé de nombreuses pièces, relevé et copié de manière contraire à la bonne foi des plans de construction de divers appareils et fait exécuter des machines analogues. Ils ont été condamnés pour vol, recel, concurrence déloyale et les machines ont été séquestrées puis détruites, après moult recours et tracasseries judiciaires qui ont trouvé

leur épilogue en 1962. Il a été interdit à l'entreprise concurrente d'utiliser des machines identiques.

En 1989, il n'y a plus que 10 à 49 employés selon les secteurs. L'entreprise a changé plusieurs fois d'administrateur et de forme juridique. Aujourd'hui, la famille Durafourg n'est plus à sa tête (depuis 1995) et son administrateur se trouve à Küssnacht (SZ) depuis 2019.

L'immeuble vidé, déserté, vient d'être démolí par l'entreprise Orllati avec beaucoup de précaution, car le bâtiment est en zone urbaine très dense. Des rideaux de protection et des jets d'eau ont permis d'éviter la projection de matériaux et de poussières sur le domaine public et ont garanti la sécurité des passants. Une pelle mécanique de 120 tonnes, avec un bras de 27 m de long, a eu raison de ces murs qui vont faire place à un immeuble d'habitation avec des appartements traversants, dotés d'échappées visuelles vers le Jura et vers le quartier du Flon.

Françoise Duvoisin

Réf : Extrait de l'arrêt de la Ire Cour civile du 18 septembre 1962 dans la cause Durafourg et fils contre Cotter et Cie. + FOSC + pfrarchitectes.ch/0222-logements-durafourg/



© Orllati

“L’amour n’a pas de meilleur ministre que l’occasion.” (M. de Cervantès)

Françoise Duvoisin a rencontré Boniface Bucyana, prêtre à la paroisse St Joseph à Prélaz.

FD: Boniface Bucyana, tu n’exerces pas un métier à proprement dit, ce n’est pas du bénévolat non plus et pour les gens du quartier tu es un ministre.

BB : Tu joues sur les mots ! Oui, j’exerce le ministère de prêtre, c’est ainsi qu’on appelle ma fonction, mon service. J’ai été ordonné en 1981, à Kabgayi, au Rwanda. Je suis venu une première fois en Suisse, de 1983-85, pour parfaire mes études de gestion et comptabilité : un prêtre gestionnaire ça existe ! Je suis revenu en 1991 pour me spécialiser en informatique de gestion et écrire mon mémoire de théologie morale sur l’éthique économique: un prêtre informaticien, économiste, ça existe aussi ! L’église a besoin de tous les métiers, donc des talents de tous. Aujourd’hui, après avoir sillonné la Suisse romande du Jura à la Basse-Glâne en passant par Bienne et la Broye, je suis curé modérateur pour l’unité pastorale Prilly-Prélaz et en poste à Saint-Joseph depuis 2011.

FD : Comment définirais-tu ton ministère ?

BB : Je suis portier, réceptionniste, assistant social pour les pauvretés d’argent, de cœur, spirituelle, les peines morales... Je gère les conflits, fais de la médiation entre les différentes personnes qui gravitent autour de la paroisse. J’accueille, de jour et parfois aussi de nuit. Je coordonne tous les métiers dont la paroisse a besoin : les agents pastoraux, les prêtres, les catéchistes, le sacristain, le fleuriste, les architectes pour la future construction, les comptables, la secrétaire. Et puis évidemment, j’annonce l’Evangile en parole et en acte, j’administre les sacrements, j’anime les célébrations quotidiennes et dominicales. Je cherche la complémentarité de tous et essaie d’harmoniser la vie de la paroisse avec tous ses métiers.

FD : Tu as un agenda de ministre !

BB : Je ne dirais pas cela ! Un ministre exerce un pouvoir, a des activités régulières, des tâches et un portefeuille très définis. Mon quotidien est fait de beaucoup d’imprévus, d’exigences et d’urgences. C’est un engagement de tous les instants, en



© Françoise Duvoisin

effet, et on ne peut guère dire non, ni compter ses heures. Il est important de pouvoir se donner des limites devant tant des sollicitations. L’autre difficulté, c’est de se retrouver très souvent seul, dans la cure, pour les repas, etc... sans personne pour partager ce qu’on a vécu.

FD : C’est cela qu’on appelle une vocation ?

BB : Oui. Quand tu exerces un métier, tu te couches menuisier, tu te réveilles menuisier. Mais être prêtre, c’est un engagement que tu renouvelles au quotidien ! Pas de routine, beaucoup de passage, un carrefour, une station-service pour faire le plein... la prière, célébrer. C’est tout cela !

FD : Le fait d’être Africain est-il un avantage dans ce quartier ?

BB : Non ! Cela n’amène rien ! Je ne représente pas l’Afrique, ni le Rwanda. Je ne suis pas un Africain, je suis le curé de tous ! Je veille sans cesse à décroquer, dissiper les peurs et que chacun puisse participer avec ce qu’il est, d’où il vient, son bagage identitaire et culturel. Il



© Françoise Duvoisin

y a plus de 80 nationalités sur la paroisse St Joseph. C'est une paroisse avec beaucoup de jeunes, des étudiants, des familles. Je suis attentif à **l'interculturalité** qui est une notion dynamique, alors que le multicultu-

rel reste à l'état d'un constat. Les communautés linguistiques ne sont pas envisagées comme des ghettos. Par les messes interculturelles, on vise le partage, l'enrichissement mutuel et la découverte d'une fa-

cette de l'Autre, par ses mélodies, ses rites et ses mets culinaires. Pour donner, pas besoin d'être riche. C'est une paroisse riche de ses générosités multiples.

Empreinte d'une entreprise du quartier sur l'histoire d'une vie

Madame Roulin, résidente en appartements protégés à Sirius (Av. de Morges 149) a travaillé chez Paragon, une entreprise située dans le quartier à l'époque. Témoignage.

L'usine Paragon (Suisse) SA, située à la route de Genève 74, avait pour but la fabrication et le commerce, principalement sur le territoire suisse, de tous formulaires à usage commercial : tickets, blocs, carnets, papier carbone, carnets à souche autocopiants, billets et autres articles semblables.

Dans les années 60, il y avait 12 représentants suisses pour promouvoir les produits Paragon. Ils voyageaient dans toutes les entreprises suisses.

Mon père, pourtant sans diplôme, en travaillant auprès des machines, a eu l'idée et l'ambition de créer une nouvelle rotative. Il a dessiné la machine à la maison. Même après un accident et un pied dans le plâtre, il a continué. Il a été persévérant.

Je me souviens du jour où, sur le quai de la gare de Lausanne, je disais au revoir à mon père, chef mécanicien autodidacte chez Paragon. Il partait pour Londres, via Cointrin, avec la maquette de la nouvelle rotative qu'il avait dessinée. Après ce mémorable voyage en Caravelle, la rotative sera construite. Elle était magnifique et a eu beaucoup de succès, car elle améliorait la qualité des formulaires. J'étais encore petite et je ne savais pas combien Paragon marquerait ma vie de jeune fille.

Je me souviens que je voulais être décoratrice ou fleuriste. Mais mon papa n'a pas voulu. C'était hor-



rible ! J'ai dû faire un apprentissage d'employée de bureau chez Paragon, l'imprimerie où il travaillait.

Le 1er avril 1961, j'ai commencé mon apprentissage de commerce que je terminerai assez brillamment le 1er avril 1964. Malgré tout, je me suis sentie assez libre durant ce temps. Nous étions trois apprentis, nous avions les cours tous les lundis et nous nous entraînions.

Notre grand patron était M. Hodler et je ne sais pas quel lien de parenté il avait avec le peintre suisse Ferdinand Hodler.

Nos directeurs, MM. Christen et Hegli étaient justes et sévères quant à nos notes, mais je n'oublierai jamais l'atmosphère bon enfant qui régnait dans nos bureaux.

L'entreprise organisait de belles

soirées, mouvementées, avec un bal. La secrétaire, Mlle Sennwald, se teignait les jambes au café noir pour faire croire qu'elle avait mis des bas !

Voilà. J'ai quitté Paragon pour me marier fin 1965. Le bâtiment existe toujours, mais Paragon a été balayé par la modernité. L'immeuble abrite aujourd'hui des personnes en situation de handicap.

Josiane Roulin-Peitrequin

N.B : En 1924, la société Paragon & Cie a racheté le no 74 de la rue de Genève, a évincé ses locataires, l'Ecole de mécanique de Lausanne (EML) créée en 1916 dans le bâtiment de l'ancienne biscuiterie Valotton, puis Carrosserie lausannoise et a pu s'y installer dès 1930 jusqu'en 1995. Partie à Bioley-Orjulaz, elle a été dissolue en 2009. Réf : Registre du Commerce Vaud

Vous avez dit animateurs socioculturels?

Vous nous avez connus durant l'organisation d'une fête de quartier ou lors de la signature d'un contrat de location des salles du Centre socioculturel. Ou bien, vous avez été accompagnés par l'un de nous lors d'une sortie à la piscine. Ou, encore, vous nous avez contactés pour signaler une difficulté dans le quartier, pour nous proposer une exposition de vos photos, pour passer avec les copains une nuit au Centre. Quatre témoignages sur le métier d'animateur et le rôle du Centre.

Camille, Franco, Gaëtan: Nous sommes les trois animateurs socioculturels de Prélaz-Valency.

Mais que signifie animateur socioculturel ? Quelles sont les caractéristiques de cette profession qui diffère de l'éducateur, du psychologue scolaire, du moniteur, de l'assistant social ?

L'animateur socioculturel d'un quartier est un soutien et une aide aux personnes qui expriment leurs besoins et manifestent l'envie de réaliser, de concrétiser un projet. Cet appui, toutefois, ne se limite pas simplement à leur permettre de partir en voyage à Barcelone, d'aller au restaurant ou de mettre sur pied un cinéma de quartier. L'animateur socioculturel est « un professionnel engagé » parce que, par toutes ces activités, il accompagne les habitants à améliorer la vie de leur quartier, à s'intéresser aux questions qui concernent leur ville, à rendre leur société plus respectueuse, accueillante et égalitaire.

Mais quelle idée les habitant-e-s de Prélaz-Valency ont-ils de notre profession, de notre présence dans le quartier ?

La variété des réponses, ici recueillies, nous fait réfléchir et nous donne de la matière pour façonner encore plus pertinemment l'action du Centre socioculturel.

La vision de Catherine Jeanrichard

Je m'appelle Catherine et je suis la stagiaire du centre, de février à juin. Je suis conceptrice multimédia de formation et je prévois une nouvelle formation à la haute école sociale en animation socioculturelle et c'est pour cela que je suis en train de découvrir ce métier avec mes collègues de Prélaz-Valency.

Tous les jours sauf le lundi, je suis là pour prendre part au large éventail d'activités proposé par le centre, afin de découvrir tous les aspects du métier de l'animation socioculturelle.

Les animateurs-trices se voient tous les mardis matin, afin de faire un retour sur les activités qui ont eu lieu la semaine précédente et discuter des projets à venir. Avant chaque activité et selon le public, l'espace est mis en place en fonction des besoins. Les animateurs-



© Christian Mühlheim

trices sont disponibles pour discuter, si les gens ont des questions, pour aider à mettre en place des projets avec les habitants du quartier.

En plus des activités au centre et dans le quartier, les animateurs-trices participent à des réunions entre collègues ou avec des expert-e-s pour discuter des différentes pratiques du travail social ou réfléchir à des thématiques liées à leur métier.

Je pense que leur travail est utile, car il permet de mettre en avant certains besoins qui ne peuvent émerger que quand le temps est pris à créer du lien. Il permet aussi de donner des outils aux habitants du quartier afin d'avoir plus d'autonomie. Il met des gens en lien qui ne se seraient peut-être pas connus autrement et encourage le vivre ensemble.

Vu par les yeux de Isra Jemni

Je m'appelle Isra, j'ai 11 ans, je fais de la gym et de la capoeira. J'habite depuis longtemps dans le quartier.

Je viens au Centre les mercredis après-midi avec ma petite sœur Sara et on y retrouve d'autres enfants. C'est aussi là que je fais mes cours de capoeira les lundis.

Les animateurs nous expliquent plein de choses. On a fait des sorties à la piscine et à la patinoire. Avec eux, on fait des balades, des jeux et des bricolages. Ils nous

apprennent à faire des recettes qu'on mange au goûter. Le Centre est aussi ouvert pendant les vacances et je me souviens bien de la boum !

Ils organisent des fêtes dans le quartier, le cortège des lumières et il y a plein de spectacles. Parfois je les retrouve vers la Coop et on discute. Avec ma copine, on a participé à écrire un livre avec les plus grands. On s'est retrouvé au Centre pour se présenter, raconter des trucs drôles sur nous et on mangeait. Bientôt, on lira le livre.

Les animateurs sont utiles pour les gens et les enfants qui s'ennuient, car ils peuvent venir faire des activités. Ils sont aussi utiles les mercredis après-midi pour les parents qui travaillent. Grâce à eux, on rencontre de nouveaux amis.

Le point de vue de Mehdi

Je m'appelle Mehdi Zekhaira et j'ai 14 ans.

Je viens au Centre le mercredi pour les accueils jeunes et le vendredi à la salle de foot. Le jeudi, je ne viens pas parce que j'ai les entraînements de foot.

Au Centre, je retrouve tous mes potes et avec eux, soit on se pose à la salle verte, soit on se fait du ping-pong ou, parfois, si c'est nul le ping-pong, je vais faire du babyfoot. Et après, ce sera 20h, la fermeture.

Quand je fais la cuisine au Centre, il y a un animateur qui s'occupe de nous, qui nous dit si c'est cuit. Parfois, des animateurs viennent jouer avec nous au ping-pong. Je m'entends très bien avec toute l'équipe. Avec eux, on peut parler, aborder des sujets ; ils nous aident à faire des devoirs aussi, on discute de l'organisation de voyages.

Je les vois aussi au bureau. Ils s'occupent des enfants, des plus grands du quartier, des adultes. Ils ne travaillent pas seulement avec nous, les jeunes.

Leur travail est utile. Le Centre est important. Ça nous occupe de venir là, de faire des activités, surtout en hiver. On ne peut pas rester tout le temps dans le quartier, dehors.



© Christian Mühlheim



© Clelia Bisciotti

Le regard de Jeanine Hermann

Je m'appelle Jeanine Hermann et habite dans le quartier depuis 60 ans. Je m'occupe des locaux de St Marc depuis 40 ans.

Depuis que le Centre socioculturel existe dans ces locaux, je viens tous les jours pour dire bonjour, pour voir si tout va bien. Je participe aussi aux activités suivantes : le Cinéma du quartier, les repas, les fêtes de quartier, la gym et les rencontres pour les aînés.

Pour moi, les animateurs et animatrices reçoivent les gens, les accueillent et les entourent. Ils sont là avec leurs sourires.

Il y a beaucoup d'enfants du quartier qui viennent au Centre les mercredis. C'est le cas aussi des adolescents qui viennent les soirs. Ils sont sympas, me saluent.

C'est grâce aux animateurs que les enfants et les adolescents se sentent bien au Centre ; je dirais qu'ils y sont comme chez eux.

Pour les adultes, on s'en rend moins compte. Mais par exemple, c'est super qu'ils aient mis en place, pendant cette période de semi-confinement, un réseau d'entraide pour les commissions. Mme L. en profite bien et ça je trouve super sympa !

Je trouve que leur présence et leur travail est important : maintenant le Centre fait partie du quartier, rayonne dans ce dernier et c'est grâce aux animateurs-animatrices.

Que cache le sigle ETML?

Une institution de notre quartier entre très bien dans le thème du présent numéro. Il s'agit de l'Ecole technique et des métiers de Lausanne (ETML)



© Fred Schmid/carte postale vers 1933/coll. Musée Historique Lausanne

Cette institution lausannoise a été fondée en 1916, au 74 de la rue de Genève, dans un bâtiment qui avait abrité une ancienne biscuiterie, puis une carrosserie lausannoise. La 1^{ère} Guerre mondiale battait son plein quand est décidée la création de la nouvelle Ecole de mécanique de Lausanne, pour former « des hommes » afin de pallier le manque d'ouvriers qualifiés. A ses débuts, elle comptait 25 étudiants et deux professeurs ; son premier directeur est resté en fonction jusqu'en 1947. Dès 1917, les métiers du bois y sont intégrés et en 1920, l'école comptait déjà 86 élèves. La mécanique auto, le montage en chauffage ont suivi dans les années 30, d'autres formations techniques dans les années 40, pour se terminer par une section informatique dès 1999.

C'est par manque de place et parce que le propriétaire des locaux souhaitait les récupérer, que dès 1924, a démarré une étude pour construire un nouveau bâtiment sur la parcelle communale de la Violette, sise juste en face, de l'autre côté de la rue. Selon un journal d'architectes et le Syndic de l'époque, on y a donc construit, je cite : « un bâtiment traité, à l'in-

térieur comme à l'extérieur, avec économie, en laissant à l'école le caractère qu'elle doit avoir franchement : celui d'une usine. Nous ne nous sommes permis qu'un luxe : de l'air et du soleil en abondance, dans cette maison consacrée à la jeunesse ». Entièrement en béton armé et aujourd'hui inscrit à l'inventaire des monuments historiques, le bâtiment a été mis en fonction le 2 octobre 1930. Celui-ci a été rénové dans les années 80 au moment de l'agrandissement de l'école au sud de la parcelle. Quelques locaux se

situent également au chemin de Recordon 1.

Il est loin le temps où l'apprentissage consistait principalement en un maître qui montrait et un apprenti qui refaisait l'exercice à plusieurs reprises, sans devoir montrer quelque initiative. Les branches étaient plus sectorisées et offraient moins de débouchés. Aujourd'hui, l'approche pédagogique est favorisée par la valorisation des compétences, une orientation plus fine au niveau des métiers, ainsi que la compréhension d'un phénomène par des essais, au lieu de livrer dès le début la solution. Les métiers de l'automobile, par exemple, se sont adaptés à l'évolution des véhicules et des différentes tâches exercées dans un garage ; elles vont de celles de l'assistant de maintenance AFP qui s'occupe des travaux de base (changement de pneus p. ex.) au mécatronicien d'automobiles CFC qui procédera au diagnostic complet. Il s'agit aussi de se tenir au courant des dernières technologies, comme les voitures électriques par exemple.



© Christian Mühlheim

A la question de savoir si des métiers disparaissent, il s'agit plutôt de formations qui s'adaptent à l'époque. Un menuisier ébéniste, par exemple, pourra se spécialiser en marqueterie ou comme luthier, souvent en partant se former auprès d'artisans et d'écoles spécialisées, parfois même à l'étranger. Depuis 2005, il existe la possibilité de faire une année de préapprentissage en s'essayant à plusieurs métiers. 30 places sont disponibles à cet effet.

Environ 860 élèves suivent des cours auprès de l'ETML : 500 en formation CFC, les autres en ES (Ecole supérieure) ou maturités professionnelles. 60 jeunes filles fréquentent les diverses filières proposées, celles-ci pouvant toutes leur convenir. Toutefois, certaines filières, comme l'informatique par exemple, ne semblent que peu les intéresser. L'école collabore avec le bureau de l'égalité du Canton de Vaud et propose des stages de découverte. Elle est également présente à la journée des métiers. Souvent, les réticences proviennent de l'entourage. Ces occasions de rencontre et de découverte permettent de faire tomber les craintes.

Les portes ouvertes organisées chaque année sont fréquentées par toute la famille (parents, frères, sœurs, etc.). Souvent, une grande



© Christian Mühlheim

partie des visiteurs a déjà une idée de la formation désirée. L'école procède à un concours d'admission pour les CFC et les étudiants la fréquentent ensuite à plein temps, avec des stages en entreprise d'une durée variant de 6 semaines à 6 mois. Durant le stage, des cours théoriques continuent à être donnés.

Les branches générales sont enseignées par des professeurs formés à la HEP ou à l'université, alors que les formateurs professionnels viennent des métiers et sont au bénéfice d'une formation supérieure. 130 personnes enseignent dans l'école, ce qui correspond à 110 EPT. Il n'y a pas d'écologie, mais une taxe d'admission. Sachant que le coût de formation par étudiant est

de CHF 15'000.-, les résidents hors du Canton de Vaud doivent avoir une autorisation de leur canton de résidence. Les travaux réalisés par les étudiants lors de leurs exercices restent leur propriété, mais l'école réalise aussi des travaux pour des clients extérieurs, comme l'atelier de fabrication électronique qui procède à des montages de circuits pour l'industrie.

Christian Mühlheim

Sources :

Entretien avec M. Alain Oser, doyen
Edition du journal de l'Ouest lausannois.

Article 24 Heures sur les 100 ans de l'ETML en 2016.

Une publication pour les cent ans du quartier de la cité-jardin de Prélaz : appel aux souvenirs !

En 1920, un nouveau quartier est construit à Lausanne : la cité-jardin de Prélaz, comprenant 60 logements dans deux immeubles et 34 petites maisons. Afin de célébrer comme il se doit ce jubilé, l'Association de la Cité-jardin de Prélaz organise un week-end de fête du 10 au 12 septembre 2021. De manière à conserver un témoignage pérenne de cent ans de vie d'un ensemble d'habitation rare à Lausanne, un groupe de travail composé d'habitants du quartier est chargé d'élaborer une publication : nous sommes à la recherche de tous documents, photographies, témoignages, en lien avec la construction et la vie du quartier. Toute personne qui souhaiterait ainsi partager une information est invitée à prendre contact avec Luc Chapuis, par courriel à l'adresse luc.chapuis@bluewin.ch

Souhaitez-vous recevoir gratuitement le nouveau Journal par la poste ?

Découpez ce talon, remplissez-le et envoyez-le dans une enveloppe affranchie à : Journal de Prélaz-Valency
 Av. de Morges 101
 1004 Lausanne
 ou par mail à info@journaldeprelaz-valency.com

Pas envie de recevoir du papier ?

Inscrivez-vous à la version informatique sur : info@journaldeprelaz-valency.com
 ou consultez la version en ligne sur : www.journaldeprelaz-valency.com

Merci de m'envoyer le Journal par la poste.

Nom, prénom :

Rue, no :

Code postal, ville :



Samedi 22 août

FESTIVAL AFRIQUE EN VILLE

La journée socioculturelle « Afrique en ville » répond à l'ambition d'améliorer le vivre ensemble dans le quartier multiculturel de Prélaz-Valency.

Ce projet citoyen passe par la culture sous toutes ses formes : musique et danse africaine, costumes et mode vestimentaire, art culinaire, contes, théâtre, littérature, cinéma, recherche scientifique. Il mobilise pour cela de nombreux acteurs artistiques, culturels, politiques, associatifs, universitaires au travers d'activités comme des spectacles, concerts, débats, expositions, cortèges et défilés, repas et découverte culinaire.

Esplanade du Parc Valency.

Plus d'informations: <http://www.afriqueenville.ch>

Mardi 9 juin

REOUVERTURE DU CENTRE SOCIOCULTUREL

(à vérifier sur le site internet et Facebook)

Les 1er lundis du mois dès la rentrée de septembre

LE REPAIR CAFE

reprendra le 7 septembre, de 18h à 19h30 au Centre socioculturel, Ch. de Renens 12C

Comité de rédaction

- Françoise Duvoisin
✉ francoise.duvoisin@sunrise.ch
- Christian Mühlheim
✉ sdo1004@hotmail.com
- Gérald Progin
✉ g.progin@bluewin.ch
- Samira Ben Mansour
✉ lesbobinesdevalency@gmail.com

Contributeurs réguliers

- centre de vie enfantine de Valency, Aurore Paquier
✉ ecoliers.valency@lausanne.ch

Gaëtan Da Cruz, animateur, centre socioculturel de Prélaz-Valency

✉ gaetan.dacruz@fasl.ch

Manuel Lambert, Président de l'Association de quartier Prélaz-Valency

✉ manuel.lambert@me.com

Résidence Sirius

Odile Mottaz, animatrice, Fondation Clémence

✉ equipe.animation1@fondation-clemence.ch

Editeur

Association «Journal de Prélaz-Valency»
 Av. de Morges 101
 1004 Lausanne
 ✉ info@journaldeprelaz-valency.com

 www.journaldeprelaz-valency.com

Facebook: <https://www.facebook.com/Journal-de-Prélaz-Valency>